

INTERVIEW

Echenoz s'expose : « Écrire, ce qu'il y a de plus divertissant »

Par Frédérique Roussel, [Libération](#), 8 décembre 2017



Jean Echenoz, chez lui, le 5 décembre. Photo Fred Kihn

Depuis son premier roman, le Méridien de Greenwich, paru en 1979, jusqu'à Envoyée spéciale en 2016, Jean Echenoz a publié dix-sept livres (tous aux éditions de Minuit). Son œuvre joue avec les genres littéraires, avec les codes de la fiction, avec la langue, avec le mouvement géographique. La Bibliothèque publique d'information à Beaubourg lui dédie une exposition. Rencontre.

Qu'est-ce que ça vous fait de voir votre œuvre ainsi exposée ?

C'est comme une photographie de ce que j'ai fait depuis pas mal d'années. Comment dire ? Cette photo fixe des choses et les définit un peu.

Vous vous y reconnaissez ?

Oui, à peu près. Dans les citations présentées, je reconnais mes phrases. Il y en a d'ailleurs une ou deux qui viennent de livres un peu anciens qui auraient pu être évitées. Il y a trente-cinq ans, certains effets pouvaient me séduire, plus aujourd'hui. Et, c'est bizarre, il y a une ou deux choses dont je n'avais pas conscience.

Comme quoi par exemple ?

Les commissaires de l'exposition ont repéré que plusieurs de mes personnages sont atteints de strabisme. Cela ne m'avait pas frappé. C'est embêtant parce que si je me mets maintenant à créer un personnage qui louche, j'aurais vraiment l'impression de répéter quelque chose.

Quant à l'omniprésence du chiffre 2 dans vos romans, êtes-vous d'accord ?

Les universitaires réinventent à la lumière d'outils qui sont les leurs. C'est aussi fait pour ça au fond, pour que les lecteurs avec leurs propres filtres puissent reconstruire l'histoire. Le 2 est également lié à ***l'Équipée malaise***, dans lequel tout était organisé de manière binaire. Mais le fait qu'un des personnages dise que tout va par deux vient d'une des très rares interventions d'éditeur. Jérôme Lindon m'avait dit : c'est drôle parce que dans ce livre, tout va par deux. Ce serait mieux que vous le signaliez quelque part. J'ai juste rajouté quatre mots. Si Lindon ne me l'avait pas suggéré, la remarque n'aurait peut-être pas été faite. Je ne sais pas.

Des choses sont donc dites qui vous ont échappé ?

Quand on organise un roman, on vit toujours dans l'illusion d'un contrôle absolu. Il faut bien ça pour monter l'opération. Un jour, en relisant un livre à la sortie de l'imprimerie, je me suis rendu compte de choses dont je n'avais pas été entièrement conscient. De détails qui ne sont pas forcément des fausses notes. Cette dimension-là, des gens peuvent la repérer. Cela supposerait aussi qu'on puisse découvrir beaucoup de choses dont je n'ai pas conscience. Et à part l'histoire des personnages qui louchent...

Que pensez-vous du choix du rotor stator comme fil directeur de votre œuvre ?

Ça fait un peu mot de passe... Il est vrai que j'ai besoin de mouvement dans mes histoires. Quelques-uns de mes livres fonctionnent en effet en cercle, comme ***Un an, Au piano, Je m'en vais***...

Vous le prévoyez ?

Oui et non. Je prévois toujours un peu le fil conducteur. Et non, parce que ce n'est pas ma préoccupation principale. Ce mouvement-là n'est pas quelque chose auquel je suis particulièrement attaché.

Est-ce comme si vos personnages devaient revenir dans leur vie d'avant ?

A peu près. De retour au point de départ mais avec un décalage parce qu'il s'est passé des choses. Il y a des constantes auxquelles on ne peut pas échapper. J'aimerais sortir un peu de ma façon de faire. Même si je m'embarquais dans un sujet qui n'a vraiment rien à voir avec ce que j'ai fait jusqu'ici, il y a une espèce de mécanique d'écriture. J'en ai parlé avec Pierre Michon. Chacun a sa façon de faire, une très belle façon de faire en ce qui le concerne. Je ne sais pas pourquoi je vous dis ça...

Pourtant, vos thèmes sont totalement différents à chaque fois.

Chaque fois je me dis qu'il y a des thèmes, des pays, des paysages, des villes ou des métiers, que je ne connais pas. Et qui sont fertiles pour raconter une histoire. Comme cela m'intrigue, cela peut avoir une pertinence de fiction. Dans un premier temps, je fais des recherches. De ce que j'apprends, je garde en général peu. Pour ***Envoyée spéciale***, j'ai passé un an ou deux à rassembler tout ce que je pouvais sur la Corée du Nord. Ça ne m'a servi à rien. La Corée du Nord a à la fois un côté impensable et réel.

Vous avez dit un jour : « J'essaye d'écrire des livres qui rendent compte de mon temps. »

Mes histoires se situent dans l'époque où je les écris avec des objets du quotidien. Ce qui fait que dans mon premier roman, il y avait encore des téléphones en bakélite ! Comme je n'aime pas trop faire de psychologie, c'est utile pour définir un personnage, c'est un marqueur de la vie quotidienne, s'il possède telle ou telle voiture ou tel ou tel mobilier.

Vous dites toujours que vous n'aimez pas la psychologie...

Pas comme lecteur de Proust, Dostoïevski, Conrad, Henry James, des romanciers qui axent beaucoup leurs romans sur l'observation d'états d'âme. Mais comme auteur, ce n'est pas une démarche ni qui m'est familière ni que j'ai envie d'utiliser. Ce n'est pas mon rayon.

Depuis le départ ?

Tout à fait au début, je voulais faire du roman policier et la grande référence était Dashiell Hammett, le plus comportementaliste qui soit. Mais je ne me sens pas non plus dans la tradition des auteurs soi-disant du Nouveau Roman. Le seul livre que j'avais lu de Robbe-Grillet à 18 ans, ***les Gommès***, m'avait frappé. Il y a un côté systématique chez lui d'utiliser les objets comme des outils romanesques. Comme, dans ***la Modification*** de Michel Butor, les jeux sur le temps. Ce sont des découvertes de lecteur comme plus tard j'ai vu l'usage de la couleur chez Nabokov. C'était très troublant.

« L'œuvre de Jean Echenoz est une maîtrise par le jeu des démons de l'ennui », lit-on dans l'exposition. Qu'en pensez-vous ?

J'ai des souvenirs d'ennui très grands quand j'étais enfant. Fin de la parenthèse. Quand je me rends compte que je commence à m'ennuyer dans mes histoires, cela ne va plus. C'est un ennui que j'éprouve à certains moments quand j'ai l'impression qu'il faut donner du rythme.

Cet ennui veut peut-être dire que derrière l'humour et la légèreté de vos textes, il y a un fond sombre ?

Ce n'est pas exclu. Si je n'écrivais pas je m'ennuierais beaucoup. C'est certain. Les périodes où je ne trouve pas la distance, où je ne fais rien parce que je ne trouve pas d'entrée, c'est la barbe. C'est peut-être névrotique mais écrire depuis l'enfance, j'ai toujours trouvé que c'était ce qu'il y avait de plus divertissant.

Vous êtes sur un nouveau livre ?

J'essaie, oui.

Vous avez trouvé un point d'entrée ?

Plus ou moins. Enfin... j'espère. Il me semble qu'il y a des années, une fois qu'un livre était fini, j'arrivais à sauter sur autre chose. Maintenant il y a une sorte de macération. Je prends des notes. Même si je m'en sers pas, il me faut une petite réserve. J'accumule des notations, des idées.

Au cours de vos voyages ?

Pas trop. Je viens de passer dix jours en Chine et j'ai noté trois trucs qui n'ont rien à voir avec le pays.

Avez-vous acheté des cartes postales ?

A ce propos, j'ai une plainte à déposer. On en trouve de moins en moins. Que ce soit en Amérique latine ou en Chine, pas moyen de trouver une carte postale.

En apprendrons-nous plus sur votre livre en cours ?

Non, parce qu'en plus je me rends compte que s'il m'arrive d'en parler, ça ne me vaut rien les jours suivants.

A une époque, vous aviez trafiqué votre notice biographique...

J'avais fait un truc idiot en réponse à une proposition d'écrire ma notice nécrologique. Je me disais que c'était un piège narcissique. J'ai pensé que ce serait plus marrant de mentionner des études imaginaires que j'aurais aimé faire, comme des sciences. Ce n'était pas pour faire le malin. Pendant longtemps, il est arrivé qu'on me souhaite un bon anniversaire le 4 août alors que c'est le jour de la naissance de mon fils.

Vous rendez-vous compte de votre cote d'amour ?

Cela me fait plaisir mais je ne réalise pas vraiment. Je suis un peu ambivalent parce que j'ai de l'affection pour mes livres, or j'ai toujours envie de faire un peu d'autres choses. Je suppose que ça arrive à tout le monde, de faire des livres et de se dire : « **Ben non, c'est toujours pas ça.** » Mais « ça » c'est quoi ? Je ne sais pas. C'est comme s'il y avait un livre imaginaire dont on ne sait rien, qu'on ne fera jamais ; et tout ce qu'on fait ce sont des avatars de ça.

Croyez-vous que vous puissiez être plagié, c'est ce qu'on dit parfois des grands écrivains ?

Dans ma jeunesse lointaine, je faisais un peu des copies. Quand j'avais une vingtaine d'années, j'ai fait pendant quelques mois du sous-William Burroughs. C'est peut-être comme les peintres qui commencent par copier. Encore plus jeune, je devais écrire des espèces de poèmes, qui étaient entre le sous-René Char et le sous-Robert Desnos. Mais peut-être que dans ce désir d'écrire, il fallait en passer par là.

Êtes-vous d'accord avec l'idée que *le Méridien de Greenwich* annonce toute la suite ?

Ce n'est pas faux. Quand je repense à ce livre que je n'ai jamais relu, je crois qu'il y avait des choses que j'ai essayé de fabriquer ensuite, autant sur les histoires de géographie, les situations de roman noir classique, les descriptions. Je ne m'en rendais pas compte alors. Je ne savais même pas si j'écrirais un autre livre. Oui, il s'est joué beaucoup de choses dans ce premier roman.

Pourquoi avez-vous confié vos archives à la bibliothèque Jacques-Doucet ?

C'était un concours de circonstances. Quand j'habitais dans le XIX^e, j'avais une pièce dans laquelle je mettais mes vieux papiers, des premières versions, des notes. Je n'arrivais pas à les jeter. Quand j'ai déménagé il y a sept ans, je me suis retrouvé avec pas mal de cartons. Pile à ce moment-là, la directrice de la bibliothèque Jacques-Doucet m'a demandé mes archives. C'était providentiel. En même temps, je trouve un peu vexant qu'on voie les premiers états d'un projet.

Trouvez-vous superflu qu'ils soient exposés ?

Ce n'est plus à moi. J'ai prêté mes cahiers cartonnés mais j'ai bien précisé les pages auxquelles les ouvrir, d'autres me faisaient honte. C'est quand même très indiscret.

Pour quel emploi vous rendiez-vous place d'Italie, le jour où vous avez signé votre premier contrat avec Jérôme Lindon ?

J'ai travaillé quelques années dans des institutions où je m'occupais d'enfants. A une époque de ma vie, je me suis intéressé à la psychologie clinique.

« JEAN ECHENOZ : ROMAN, ROTOR, STATOR »

Exposition de la BPI (Bibliothèque publique d'information) à Beaubourg, jusqu'au 5 mars, 25, rue du Renard (75004).

Plusieurs événements seront proposés. Rencontre le 18 décembre à 19 heures entre Jean Echenoz et Giorgio Pinetti. Master class le 14 février.
